

Le Collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze, 1982

Lise Brassard

Number 5, Winter 1984

Femmes et pouvoir

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040448ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040448ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

0711-608X (print)

1918-6584 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brassard, L. (1984). Review of [Le Collectif Clio, *L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze, 1982]. *Politique*, (5), 125–129.
<https://doi.org/10.7202/040448ar>

Recensions

RECENSIONS

Le Collectif Clio, L'Histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles, Montréal, Quinze, 1982.

Quatre siècles d'histoire, des millions de femmes venues témoigner d'un passé fécond dont on les avait dépouillées. Quatre siècles de faits et gestes banalisés par l'histoire officielle mais enracinés dans la mémoire collective des femmes du Québec. Des souvenirs qui s'affirment comme autant d'actes de connaissance dès lors qu'ils résistent à la force d'attraction exercée par l'univers intellectuel masculin. En ce sens, *L'Histoire des femmes du Québec* nous convie à une véritable réappropriation d'un savoir historique trop longtemps contraint de s'exprimer à la dérobée, dans les interstices du discours dominant.

Les auteures font cependant bien davantage que d'agencer quelques bribes d'un savoir en pièces détachées ou de ponctuer l'histoire des hauts faits de l'apport des femmes à l'évolution du Québec. Ce sont toutes les expériences de vie des femmes qui voient leur valeur cognitive restaurée. L'intervention dans le champ historique des outils théoriques et méthodologiques féministes permet en effet aux auteures de sortir ces expériences des catégories résiduelles dans lesquelles on les avait contenues. C'est une vision chargée de sens qui s'extrapole à partir des silences mais aussi des paroles des femmes, un itinéraire qui se laisse déchiffrer malgré les avancées et les refoulements dans des avenues encore trop peu éclairées.

Cette reconstitution impressionne de prime abord par la richesse de la documentation qui vient l'étoffer: la correspondance

tenu par certaines femmes y côtoie les monographies, les témoignages oraux sont analysés avec autant d'attention que les textes législatifs et les catalogues Eaton questionnés aussi sérieusement que les publications statistiques. La diversité et l'originalité des sources retenues contribuent à esquisser un portrait vivant, teinté d'humour, des conjonctures qui ont parfois stimulé, souvent limité l'exercice de l'autonomie individuelle ou collective des femmes. Notons de plus que la périodisation établie par les auteures reflète un souci manifeste de cadriller l'histoire du Québec en fonction de repères temporels qui signalent les transformations conjoncturelles et structurelles susceptibles d'affecter le cycle de vie des femmes. C'est comme si le temps lui-même changeait de rythme, renonçant aux foulées saccadées qui l'amenaient d'une date à l'autre pour mieux écouter les femmes chanter des berceuses, murmurer leurs désirs ou crier leur colère.

Une lecture thématique de l'ouvrage nous fait suivre pas à pas les femmes dans les détours souvent piégés de l'histoire. On ne peut nier que le regard posé par les auteures fixe, à partir de son propre point de vue, les angles d'appréhension de la trajectoire empruntée par celles-ci. Chaque époque est questionnée en fonction des contraintes plus ou moins grandes du vécu quotidien des femmes et des limites imposées à leur participation à la vie politique, économique ou sociale de leur temps. On y voit l'étau lentement se refermer et laisser les femmes dans une société en marge des pouvoirs. Mais chaque époque est aussi décrite de manière à rendre compte des pratiques innovatrices et des structures organisationnelles à travers lesquelles ont pu transparaître les aspirations des femmes, de l'initiative dont elles ont fait preuve lorsque le mieux-être collectif sollicitait leur intervention.

Ces portraits de femmes et de familles, bien campés dans des costumes et décors d'époque, mettent en relief le contenu explicatif des mentalités et des mythes avec autant de netteté que les traits qui soulignent l'évolution des conditions « techniques »

de l'oppression des femmes. Mentalités en mouvement, qui s'observent au niveau des changements survenus dans les tenues vestimentaires ou encore dans la nature des équipements ménagers. Une modernité que revendiquent les femmes mais qui reformule pour elles, sans elles, les nouveaux modèles de féminité et les critères toujours rationalisés de la domesticité.

On y retrace, par ailleurs, les préjugés tenaces contre lesquels les femmes ont dû se battre pour accéder aux études supérieures. Mais la levée progressive des interdits qui faisaient de la connaissance une propriété masculine est mise en parallèle avec l'institutionnalisation de plus en plus poussée de toutes les formes de savoir. Et c'est à travers la stricte conformité au modèle institutionnel que s'opère maintenant la valorisation des rôles sexuels: la concentration très marquée des étudiantes dans des disciplines qui octroient lettres de créance et titres académiques aux compétences féminines traditionnelles confirme en effet la désuétude de l'imposition de voies d'apprentissage différenciées. À la discrimination à ciel ouvert succède l'enracinement des femmes dans des réseaux qui accréditent, sous le couvert de normes pédagogiques ou de tests d'aptitudes, les déterminants socio-culturels des «vocations» féminines.

Un processus similaire a peu à peu délimité les contours du mode actuel de participation des femmes au travail salarié: regroupées massivement dans certains types d'emploi, subalternes et faiblement rémunérées, elles constituent une main-d'œuvre en appoint et en suspens. En appoint, parce que leur embauche est paradoxalement indissociable du chômage institutionnel qui frappe les femmes et que leur salaire apparaît le plus souvent comme «supplément» au revenu familial, nécessaire dans bien des cas mais rarement suffisant. En suspens, parce que l'absence de solutions collectives qui permettraient aux travailleuses de concilier maternité et travail oblige bon nombre d'entre elles à ne vivre les deux qu'en alternance, moins par choix que par renoncement.

Nos pionnières avaient pourtant ouvert des horizons plus que prometteurs: administratrices, commerçantes ou défricheuses, elles prenaient place dans des secteurs d'occupation aussi variés qu'indispensables à la survie d'une colonie arrachant des pierres et des arbres les moyens de sa subsistance. Mais comme le soulignent les auteures, cette relative autonomie des femmes était tributaire de la précarité de ces conditions d'existence: dès lors que celles-ci acquièrent une certaine stabilité, la contribution des femmes fut reléguée aux oubliettes, leur énergie et leur créativité enfermées dans le cadre exclusif des activités familiales. Au nom de la famille, les femmes virent se dresser des cloisons étanches entre un espace privé qui les maintenait captives et un espace public dont on les chassait à coups de lois ou de condamnations morales. Au nom de la communauté familiale, les femmes furent privées de droits, dépossédées de leurs biens et de leur capacité juridique. Au nom de l'identité familiale, on proclama les époux chefs de famille et les épouses, reines du foyer. Nul n'est besoin d'insister sur la nature différente des responsabilités rattachées à ces titres, ni d'ailleurs sur la structure hiérarchique qui en découle.

Puisque seuls le célibat religieux et la fortune permettaient d'échapper au destin nuptial et d'éviter le double écueil de la marginalité et de l'insécurité financière, le mariage est devenu le canal privilégié de la domestication des femmes. Autre voile, autre cloître; une même vie de renoncement et de sacrifice. Mais religieuses, les femmes se verront encore longtemps ouvertes les portes de certaines professions; ménagères, leur présence sur le marché du travail sera dénoncée comme illégitime, voire même immorale. Rien d'étonnant à ce que la recherche d'une autonomie perdue et la lutte pour la reconnaissance de leur droit au travail salarié prennent chez ces dernières des accents souvent timorés. Rien d'étonnant non plus à ce qu'une levée de boucliers accueille chaque manifestation de révolte. Tous les pouvoirs se coalisent alors pour cimenter l'autorité masculine et baïllonner ces femmes

qui renoncent aux vertus d'un travail anonyme, gratuit et invisible. Lorsqu'elles s'aventurent hors de ce sentier tout tracé, c'est encore à leurs risques et périls qu'elles doivent composer avec leur situation de main-d'œuvre en sursis.

Les auteures nous font bien ressentir ce qu'il a fallu de courage et de volonté pour que les femmes relèvent la tête et redécouvrent leurs vrais visages sous le masque que la «mystique féminine» leur a longtemps collé à la peau. Semoncées et censurées pendant des siècles pour toute dérogation aux modèles dominants, les femmes se défont lentement des imaginaires empruntés et se taillent un univers à leur mesure, enrichi de créations littéraires, de réflexions théoriques ou de critiques des pouvoirs institués.

Un univers à la mesure des défis à relever pour mettre un terme aux formes de chantage — d'ordre affectif aussi bien qu'économique — exercé sur les femmes lorsqu'elles revendiquent avec trop de véhémence le contrôle de leur santé, de leur corps et de leur avenir. À ce niveau, on aurait peut-être souhaité une plus grande insistance sur la contribution du mouvement féministe organisé puisque celui-ci a permis que s'expriment avec force de nouvelles sensibilités au vécu et à la lutte des femmes.

Mais les auteures ont voulu nous réapprendre l'histoire de toutes les femmes, sans que celles-ci ne s'effacent derrière leur mouvement. Une histoire à la fois riche et simple, imaginative et animée, précise sans jamais être ennuyeuse. Une lecture facile d'accès, que l'on aborde peut-être par curiosité mais qu'on poursuit par intérêt.

Lise Brassard
Université du Québec à Montréal